

chose !... Vous oubliez toujours, marquis, que vous devez fatalement tomber tôt ou tard entre les mains de Lennox !... Or, une fois au pouvoir de mon vieil et vindicatif ami, vous avez le droit de vous considérer comme étant mort... à la cérémonie près du poteau des tortures !... Enfin, du moment que cet expédient n'est pas de votre goût, il ne me reste plus qu'à me taire.

Joaquin Dick se mit à se promener de long en large, et sans plus s'occuper de M. de Hallay que s'il n'était pas là. Après un quart d'heure de ce monotone exercice, il s'arrêta devant le jeune homme.

— J'ai trouvé une autre voie, lui dit-il tranquillement.

— Ah ! et laquelle ?

— Dam ! comme je ne sais pas encore si elle est praticable, je vous demanderai la permission de ne vous la communiquer qu'après que je me serai assuré de la possibilité de son exécution. Voulez-vous attendre ici mon retour ou bien m'accompagner... ?

— Où allez-vous ?

— Tenter une expérience, et je puis même ajouter une expérience assez curieuse ! Tenez, venez avec moi, cela vous distraira.

Le ton tranquille et dégagé avec lequel Joaquin Dick prononça ces paroles le faisait ressembler à un desceuvré de salon causant de choses frivoles et indifférentes.

— Soit, allons ! répondit le jeune homme.

Joaquin Dick se mit à marcher du pas nonchalant d'une personne que rien ne presse ; après une demi-heure de course il s'arrêta.

— Nous sommes arrivés ! dit-il.

— Où cela, arrivés ?

— Au Voladero !

M. de Hallay le regarda avec un certain étonnement.

— Qu'appellez-vous un Voladero ?

— Vous ne savez pas ce que signifie le mot : Voladero ?

— Non.

— Eh bien ! je vais faire mieux que de vous l'expliquer ; je vais vous montrer la chose elle-même.

Les deux hommes se trouvaient alors sur le large plateau d'une montagne élevée : Joaquin s'avança jusqu'aux dernières limites du terrain, et indiquant du doigt à M. de Hallay le vide d'une profondeur effrayante qui leur coupait le passage :

— Penchez-vous sur le gouffre et tâchez d'a-

percevoir la base de la montagne !... De l'hésitation... allons donc, vous ne me soupçonnez pas, du moins j'aime à le croire pour vous, de vouloir vous pousser dans l'abîme ! Ah ! j'oubliais prenez cette pierre, et faites en sorte de remarquer l'endroit où elle tombera !... mais mettez-vous donc à plat-ventre, et n'avancez qu'en rampant, autrement vous seriez pris de vertige !... ?

La curiosité de M. de Hallay était excitée au dernier degré ; il s'empessa de se conformer aux recommandations de son guide.

— Eh bien ! demanda Joaquin Dick quand il vit le jeune homme allonger sa tête au-dessus de l'abîme, apercevez-vous la base de la montagne ?

— Non.

— Jetez votre pierre... Est-ce fait ?

— Oui... ?

— Joaquin Dick laissa passer une dizaine de secondes, puis élevant de nouveau la voix :

— Avez-vous observé, ainsi que je vous en ai prié, l'endroit où cette pierre a touché la terre ?

M. de Hallay se recula en silence, puis se relevant un peu plus loin :

— C'est effrayant, répondit-il, la pierre a disparu dans l'espace comme si elle avait été dévorée par le vide !... Quelle est l'explication de ce phénomène d'optique ?

— Elle est très simple ! Un voladero est une montagne creusée de telle sorte, que son sommet s'avance au détriment de sa base. Supposez, en un mot, un arc que l'on couperait au milieu, sans qu'il cesse d'être tendu ! L'endroit creusé représenterait la base, et l'extrémité, où est attachée la corde, le sommet !... ?

— Je comprends parfaitement, mais pourquoi avez-vous dit tout à l'heure que nous étions arrivés ? Quel rapport y a-t-il entre cette idée qui vous est venue et ce voladero au haut duquel nous nous trouvons ?

— Un rapport intime. Je me suis souvenu qu'étant, il y a deux ans dans ces mêmes parages-ci, je tirai sur un faisan qui, mortellement atteint, tomba dans l'abîme. Quelques heures plus tard, le hasard m'ayant conduit au pied de ce voladero, il me fut impossible de retrouver le gibier que j'avais abattu. Surpris et humilié de cet insuccès, je m'opiniâtrai dans mes recherches avec une obstination égale à celle que j'aurais mise à découvrir la piste d'un ennemi ; mais ce fut en vain : mes peines furent perdues.

La pensée me vint alors que ce faisan avait bien pu être retenu dans sa chute par quelques saillies de rocher. J'examinai avec soin le voladero. et il me sembla, en effet, que le ton général et uniforme de la pierre offrait vers le sommet une teinte plus foncée. Je présentai que cette teinte provenait d'une excavation. Commencez vous, Monsieur, à deviner quel est mon projet ?

— Non, Senor !

— Regardez ceci et réfléchissez encore.

M. de Hallay suivit de l'œil le doigt de Joaquin Dick, qui lui désignait un arbre solitaire, à quelques pieds seulement des confins de la plate-forme.

— Y êtes-vous maintenant, marquis ?

— Pas davantage !... ?

— Allons, décidément, vous n'étiez pas né pour la vie du désert.

Le batteur d'estrade dénoua du pommeau de la selle qu'il venait d'ôter à Gabilan une *reata* (lazo de cuir), longue d'environ une soixantaine de pieds, et l'attacha solidement au tronc de l'arbre qu'il avait déjà désigné à l'attention du marquis. Cette opération terminée, il s'avança jusque sur le bord de l'abîme, et y jeta le lien de cuir.

— Comprenez-vous, Monsieur ? dit-il froidement.

M. de Hallay était fort pâle.

— Allez-vous donc essayer de descendre dans le gouffre ? demanda-t-il.

— Vous avez la compréhension lente, Monsieur ! répondit en souriant le batteur d'estrade ; oui, je vais descendre dans le gouffre ! Oh ! ne soyez pas inquiet sur mon compte, ma *reata* est de force à supporter un poids dix fois plus lourd que celui de mon corps ! Si pourtant j'allais lâcher prise, car on doit tout prévoir, croyez-moi, le meilleur parti que vous auriez à prendre serait de suivre le conseil que je vous ai donné... de vous brûler la cervelle !... Oui, il est convenu que ce moyen manque d'ingéniosité, mais il est sûr et infaillible, et si vous saviez le *menu* des tortures que vous servirait Lennox, vous n'hésiteriez pas !... Du reste, à moins d'un éblouissement peu probable, j'aurai l'honneur de vous revoir tout à l'heure ! A bientôt !... ?

Joaquin Dick se mit à genoux sur le bord du précipice en lui tournant le dos, puis retirant à lui cinq à six pieds de la corde de cuir afin de ne pas s'écraser les mains entre le roc et la *reata*, il se laissa tomber à la renverse. M. de

Hallay ne put retenir une sourde exclamation d'effroi.

La tension du lien de cuir prouva bientôt à M. de Hallay que le batteur d'estrade n'avait pas été entraîné par le poids de son propre corps, poids décuplé par l'élan qu'il avait pris. Après une dizaine de secondes, les mailles tendues du lien se relâchèrent. Joaquin était-il tué ? Non ; car, une demi-minute plus tard, sa tête dépassa le niveau de la plate-forme ; encore une seconde, et il fut sur ses pieds. Son visage, impassible, ne décelait aucune trace d'émotion. On eût dit, à le voir s'essayer tranquillement les genoux, qu'il venait d'accomplir un simple exercice de gymnastique ordinaire.

— Monsieur de Hallay, dit-il, vous avez eu raison de vous refuser à vous brûler la cervelle ; il vous reste encore une chance de salut.

— Quelle chance ?

— J'avais deviné juste, lors de l'épisode du faisan. Il y a une excavation dans le voladero. Dam ! je n'oserais vous affirmer que cet asile soit précieusement un séjour enchanteur ; mais il est fort habitable. Dix pieds de long sur six de large. C'est un logement convenable. La hauteur du plafond laisse un peu à désirer ; nous serons obligés, pour marcher, de nous tenir courbés ; mais on ne peut pas trouver tous les avantages réunis ensemble. L'essentiel, pour nous, et surtout pour vous, c'était de dénicher un refuge inexpugnable. Or, je vous assure, et je n'ai pas besoin, j'en suis persuadé, d'insister davantage pour que vous ajoutiez foi à mon assertion ; je vous assure, dis-je, que connaît-on notre retraite, personne pas même Lennox, ne tentera de venir nous y attaquer.

M. de Hallay resta assez long-temps à réfléchir. Joaquin Dick respecta ses méditations.

— Senor, dit enfin le jeune homme, je ne rougis point de vous avouer que cette descente dans le voladero me cause une répulsion très grande. Toutefois, mon appréhension n'est nullement insurmontable, et je suis même assuré de la vaincre du moment qu'il me sera prouvé que cette ressource est la dernière chance de salut qui me soit permise ?... J'accepte donc conditionnellement votre offre. Maintenant, une objection : En supposant même que nous parvenions à dérouter Lennox dans ses recherches, comment parviendrons-nous à sortir plus tard de ce que vous appelez notre refuge, et de ce que je serai tenté d'appeler, moi, notre tom-

beau?... Cette considération mérite, il me semble, toute votre attention :

— Je m'étonne, vraiment, Monsieur de Hallay, répondit le batteur d'estrade, que vous me jugiez assez dépourvu de bon sens et de raison pour vous proposer de vous enterrer vivant ! Appuyez votre oreille par terre... là, contre cette crevasse à peine perceptible, et vous entendrez comme un bruissement sonore qui vous apprendra que le sol que nous foulons en ce moment-ci aux pieds n'est ni plein ni tassé ; l'air circule librement à travers ses pores. Le peu de temps que j'ai passé à examiner notre futur refuge m'a suffi pour y constater la présence d'un filon de pierre calcaires et friables. Rien ne nous sera donc plus facile que de creuser un boyau souterrain qui nous conduira jusqu'à la plate-forme. Oh ! vous avez tort de secouer ainsi la tête d'un air de doute. La composition géologique des voladeros est tout exceptionnelle. Du reste, c'est à cette composition qu'ils doivent leur existence. Maintenant, comme je ne mets pas en doute que nous n'ayons bientôt des nouvelles de Lennox, venez m'aider, je vous prie, dans les apprêts de notre descente.

Joaquin Dick, suivi de M. de Hallay, se dirigea vers de hautes et épaisses broussailles qui couvraient le versant de la montagne opposé au voladero.

— Choisissez et coupez les broussailles et les arbustes les plus desséchés que vous trouverez, dit le batteur d'estrade. Il s'agit, en un mot, de réunir le plus de matières combustibles que nous pourrons.

Joignant aussitôt l'exemple à la parole, Joaquin Dick se mit avec ardeur à la besogne. Le jeune homme s'empressa de l'imiter. Il était facile de s'apercevoir que l'influence que le batteur d'estrade avait prise sur le marquis grandissait rapidement.

Ce ne fut qu'après plus de deux heures d'un travail obstiné et non interrompu, que les deux hommes s'arrêtèrent.

— Maintenant, dit Joaquin, il nous faut transporter nos provisions là où elles auront leur utilité et leur emploi.

Une demi-heure plus tard une espèce de bûcher circulaire entourait l'arbre qui s'élevait solitaire au bord de l'abîme.

— Voilà qui est fait ! dit Joaquin. Nous pouvons, ou, pour être plus exact, vous pouvez vous reposer, car moi je ne connais pas la fati-

gue. Ne vous asseyez pas encore... j'oubliais un dernier détail !... Veuillez, je vous prie, tenir votre chapeau en l'air au bout de votre bras... non, pas ainsi... tournez vers moi le côté sur lequel s'appuie ordinairement votre front !... C'est cela !...

M. de Hallay n'avait pas eu le temps de soupçonner l'intention de batteur d'estrade, que ce dernier, levant rapidement sa carabine, avait fait feu, sans même l'épauler, sur le but que lui présentait le marquis. La balle traversa le chapeau à une hauteur d'environ de deux pouces des ses bords.

— Cette ruse est vieille et grossière, dit-il tranquillement, mais elle réussit souvent. Du reste, j'ai remarqué que les choses les plus simples sont en général les meilleures.

M. de Hallay regardait Joaquin avec une véritable stupéfaction.

— Vous désirez encore une explication, Monsieur, n'est-ce pas ? lui dit le batteur d'estrade. Vous ne devinez donc rien aujourd'hui ? Votre chapeau ainsi mis à jour, et que vous laisserez par terre, pourra induire Lennox en erreur. Ce cher ami, qui connaît le calibre de ma carabine et qui n'ignore pas la haine que je vous porte, se persuadera peut-être que je vous ai tué. A présent, je n'ai plus besoin de vous ; vous pouvez, Monsieur, vous asseoir !

Joaquin Dick se mit alors à siffler d'une façon toute particulière, Gabilan ne tarda pas à accourir à ce signal.

— Cher ami, dit Joaquin en l'embrassant sur les naseaux, il va falloir nous séparer. Te donner un rendez-vous m'est impossible. J'ignore quand je serai de retour. Ecoute-moi bien, Gabilan tu vas te mettre tout de suite en route pour le rancho de la Ventana. Tu m'entends pour le rancho de la Ventana ; là, tu trouveras des soins empressés, une bonne table et un gîte agréable. A revoir, mon bon ami ! allons, va-t-en.

Que la noble et intelligente bête eût compris textuellement les paroles de son maître, ce n'était guère probable ; mais ce qu'il n'était pas possible de mettre en doute, c'est que le sens exact et général de ce que venait de lui dire Joaquin, ne lui avait pas échappé.

Gabilan fit entendre un hennissement plaintif et parut hésiter ; mais prenant tout à coup bravement son parti, il s'éloigna à fond de train et sans retourner une seule fois la tête. Joaquin Dick soupira tristement : cette obéissance par

trop empressée le peinait ; Gabilan était son seul ami.

N'ayant plus qu'à attendre passivement l'événement qu'il avait prédit et qu'il jugeait inévitable, c'est-à-dire le retour de Lennox, accompagné de ses Peaux Rouges, le batteur d'estrade s'enveloppa dans son zarape et s'assit derrière le bûcher, de façon à ne pas apercevoir M. de Hallay. Trois heures se passèrent sans que ces deux hommes, absorbés chacun de son côté, dans de tristes et profondes réflexions, échangeassent une seule parole.

Ce fut Joaquin Dick qui, le premier, mit un terme à ce silence.

— Monsieur de Hallay, dit-il, il est probable, certain même, que vous n'avez rien entendu... Je vous annonce pourtant l'approche de l'ennemi !...

Le jeune homme se leva vivement.

— Venez par ici, poursuivit le batteur d'estrade... Là, c'est cela... N'avez-vous, dans votre costume, aucune couleur éclatante ? Non. Bien ! Appuyez-vous contre le bûcher de façon à ce que votre corps se confonde, dans le lointain, avec cette masse de bois. Lennox a un regard plus perçant que celui de l'aigle ! A présent, Attendez... Dans dix minutes, au plus, grâce à la position élevée que nous occupons, nous apercevrons l'ennemi.

L'événement ne tarda pas de réaliser la prophétie du batteur d'estrade : les dix minutes annoncées par lui n'étaient pas encore écoulées, que M. de Hallay distingua confusément dans le lointain une masse noire qui semblait rouler avec la rapidité d'une avalanche. C'était une troupe de trente Peaux-Rouges montés sur d'admirables chevaux sauvages. Lennox, à pied tenait la tête de ce détachement.

— Le moment d'agir est arrivé, dit Joaquin, vous êtes-vous arrêté à un parti.

— Oui, Señor !

— Lequel !

Le jeune homme indiqua du geste le voladero.

— Ma foi ! c'est tout ce que vous aviez de mieux à faire. Vous avez vos pistolets sur vous, n'est-ce pas ?... Oui, dites-vous ?... Alors tout est au mieux... Cela ne nuit jamais, comme le prétend le proverbe, d'avoir deux cordes à son arc... A présent, voulez-vous que je passe le premier ? je crois que cela vaudrait mieux. Une fois arrivé dans notre refuge, je pourrai vous aider. Ah ! un conseil. Comme

l'anfractuosité où nous nous retirons n'est pas perpendiculaire avec le sommet du voladero, il vous faudra imprimer un mouvement de pendule à la réata. Je vous préviens que cette oscillation n'a rien d'agréable et offre un certain danger. Je serais, certes, ravi de vous voir casser la tête, mais je serais au désespoir de contribuer, même d'une façon passive, à cet accident. Allez venez !

Ce fut non pas avec hésitation, mais bien avec lenteur, que le jeune homme se conforma à cet appel ; on voyait que, fermement décidé à courir cette chance terrible, il réunissait ses forces pour ne pas faiblir au moment suprême. Joaquin Dick se dirigea alors vers le bûcher qu'il avait dressé autour de l'arbre, et allumant une longue mèche soufrée, la plaça au milieu de ronces et des lianes. Presque au même moment, une flamme vive et claire s'éleva dans les airs.

— Que faites-vous ? s'écria M. de Hallay, incertain s'il devait ou non s'opposer à cette action.

— J'imité Fernand Cortès, tout en le perfectionnant ! j'assure notre retraite, et je brûle nos vaisseaux. Dépêchons-nous, avant que la réata ne soit attaquée, nous avons le temps de gagner notre asile.

Le batteur d'estrade passa autour de son cou les deux extrémités de son zarape, dans lequel il avait déjà placé la selle de Gabilan ; puis, prenant la réata, il se laissa couler dans l'abîme. Un nouveau succès couronna cette seconde tentative.

M. de Hallay, resté sur la plate-forme, jeta autour de lui un regard inquiet, presque honteux, puis ne voyant que l'immensité solitaire du désert, il tomba à genoux et adressa à Dieu une courte et fervente prière.

Une voix qui semblait sortir des entrailles de la terre, le fit soulever avec une précipitation extrême : c'était le batteur d'estrade qui l'appelait.

M. de Hallay saisit à son tour le lien de cuir, et, imitant la manœuvre qu'il avait vu faire à Joaquin, il se jeta à reculons dans le voladero ! Le jeune homme avait mal calculé son mouvement : dans la crainte d'être repoussé avec violence contre le paroi du rocher, il n'avait pas pris assez d'élan ; au lieu donc d'atteindre, grâce au balancement du pendule, l'anfractuosité de la montagne, il resta suspendu et flottant perpendiculairement dans l'espace : la base du

voladero était à plus de trois cents pas au-dessous de lui ; il ferma les yeux.

Joaquin Dick le considéra pendant quelques secondes avec une expression tellement complexe et extraordinaire, que l'observateur le plus sagace n'aurait pu parvenir à l'interpréter ! C'était s'il est permis de parler de la sorte, comme un hiéroglyphe du cœur !

Du reste, l'indécision du batteur d'estrade ne dépassa pas la durée d'un éclair.

— Courage, dit-il d'une voix mâle et vibrante qui redonna une souple vigueur aux muscles contractés du misérable ; courage ! Tâchez de mettre en branle la réata, et saisissez le canon de ma carabine.

Alors, avec une générosité sublime ou insensée, Joaquin Dick s'avança jusqu'à la dernière ligne de la roche friable qui s'éboulait sous son poids, et, se penchant sur le vide, il tendit à M. de Hallay son arme.

La voix de Joaquin avait fait rouvrir les yeux au jeune homme ; la vue du secours qui lui arrivait lui rendit tout sa présence d'esprit, tout son sang-froid ; il fit un effort surhumain et parvint à s'accrocher au canon du rifle. Toutefois, le mouvement du pendule, arrivé à son terme, attira son corps en arrière.

Joaquin Dick s'arc-bouta alors sur ses jambes et, voûtant son dos, fit un héroïque et suprême effort. Pendant une seconde, la mort tint ces deux hommes. Le batteur d'estrade ne lâcha pas sa carabine, et la mort céda. M. de Hallay était sauvé. La première action du jeune homme, lorsqu'il se vit en sûreté, fut de vouloir se jeter au cou de son sauveur ; mais un geste froidement impérieux du batteur d'estrade l'arrêta :

— Je vous ai secouru parce que le devoir me l'ordonnait, Monsieur de Hallay, lui dit-il, mais je ne vous cacherais pas que ça aurait été une vive satisfaction pour moi si vous vous étiez brisé le crâne !...

Le jeune homme baissa la tête et ne répondit pas : pour la première fois de sa vie il reconnaissait et s'avouait tacitement la supériorité complète et en tout d'un autre homme sur lui !

— Appuyez-vous donc, contre la muraille, reprit Joaquin, le vertige pourrait se saisir de vous si vous restiez où vous êtes.

Un léger silence suivit ces paroles.

— Vous êtes bien pâle, Monsieur, reprit peu

après le batteur d'estrade, avez-vous donc eu peur ?

— Oui, Señor, répondit M. de Hallay avec une simplicité digne, et qui ne manquait pas d'une certaine grandeur.

— S'il m'était permis d'oublier votre conduite à l'égard d'Antonia, je vous tendrais volontiers la main, Monsieur, lui dit Joaquin ; car je crois, et cette opinion est en moi toute récente, que vous n'êtes pas complètement perdu pour le bien. Il y a quelque chose en vous....

Le jeune homme allait répondre : mais le batteur d'estrade lui fit signe de se taire ; puis, approchant sa bouche de son oreille :

— Lennox arrive, lui dit-il à voix basse ! ah ! très bien, voici l'arbre qui s'écroule avec la réata !... Le feu aura en consumant l'herbe, effacé et détruit nos traces ! Je suis assez curieux de savoir comment mon vieil ami démêlera tout ce mystère ! Mais ne chantons pas encore victoire ! Lennox possède le génie de la vengeance. Jusqu'à ce jour, pas un de ses ennemis n'est encore parvenu à lui échapper.

Un quart-d'heure plus tard, les deux fugitifs entendaient résonner au-dessus de leur tête le bruit des pas de Lennox et des Indiens.

Les recherches des Peaux-Rouges furent longues et minutieuses, mais elles n'aboutirent à aucun résultat satisfaisant pour eux : de temps à autre leurs exclamations d'étonnement et de dépit attestaient l'inutilité de leurs démarches.

Enfin, M. de Hallay et Joaquin les entendirent s'éloigner. Le jeune homme adressa alors au batteur d'estrade un joyeux signe d'intelligence. Dick hochait lentement la tête, et approchant de nouveau ses lèvres des oreilles de son compagnon :

— Ne vous réjouissez pas encore, murmura-t-il. Lennox est resté, et, croyez-moi, il ne s'en ira pas de sitôt.

Peu à peu la nuit arriva : M. de Hallay se blottit contre la partie du rocher la plus éloignée du précipice ; il craignait l'agitation de son sommeil ; il avait tort, car jusqu'au lendemain matin, il ne lui fut pas possible de fermer les yeux.

Quant à Joaquin Dick, enveloppé dans son zarape, il ressemblait à une statue égyptienne. Son immobilité de pierre cachait l'agitation de son cœur ; les lointains souvenirs de sa jeunesse, unis aux événements récents qui s'étaient produits depuis un mois dans son existence, lui fi-

rent passer la nuit entière entre sa Carmen et son Antonia. Aussi, lorsque l'aube éclaira l'horizon, fut-il surpris de l'apparition du jour. Il avait perdu la conscience du temps.

Son premier soin fut d'appuyer son oreille contre la voûte de l'excavation. Un sourire plein de bonhomie anima doucement son visage ; il venait de distinguer la respiration de Lennox étendu sur le sol ; et il applaudissait en connaissant, à la tenacité intelligente de son vieil ami.

XX.

L'AGONIE.

La journée entière se passa sans amener aucun changement dans la position des choses. Joaquin Dick avait fait le matin un signe impérieux à M. de Hallay pour lui recommander un silence absolu, et depuis lors jusqu'à la tombée de la nuit, pas une parole n'avait été échangée entre les deux hommes.

Ce fut seulement lorsque l'ombre commença à envahir les cimes des montagnes Rocheuses, que M. de Hallay, approchant ses lèvres de l'oreille du batteur d'estrade, et baissant la voix jusqu'au murmure :

— J'ai soif ! lui dit-il.

Joaquin Dick lui tendit sa gourde, et le jeune homme se mit à boire à longs traits ; mais le batteur d'estrade l'arrêta avant qu'il eût entièrement éteint le feu qui brûlait sa poitrine et desséchait ses lèvres.

— A demain ? lui dit-il.

M. de Hallay n'insista pas ; il connaissait la justesse et la nécessité de cette précaution.

— Et vous, Joaquin, reprit-il toujours sur le même ton, n'êtes-vous point altéré ?

— Oui.

— Eh bien ! alors, pourquoi ne buvez-vous pas ?

— Parce que, si notre situation actuelle se prolonge pendant plusieurs jours, vous seriez incapable de supporter les angoisses de la soif. Moi, je suis habitué aux privations les plus prolongées, les plus excessives. Je ne boirai pas. Maintenant plus un mot. Tâchez de dormir.

M. de Hallay obéit. Toutefois si sa bouche resta muette, le regard qu'il adressa à son compagnon disait une sincère et ardente reconnaissance, mêlée à un grand étonnement. Le batteur d'estrade resta impassible.

Les deux jours et les deux nuits qui suivirent se passèrent de la même sorte. A la fin de cette troisième journée, la gourde et le sac étaient complètement vides. Joaquin Dick, fidèle à sa résolution, n'avait distrait pour lui ni une pincée de maïs ni une goutte d'eau.

Quant à M. de Hallay, malgré le généreux et exclusif abandon que le batteur d'estrade lui avait fait de leurs provisions communes, il se sentait d'une faiblesse extrême : des bourdonnements insupportables fatiguaient son ouïe ; un cercle de fer ceignait son front et ses tempes ; un affreux étranglement compliqué de douleurs lancinantes et d'un empatement épais et embrasé, s'il est permis de parler de la sorte, lui serrait la gorge et oppressait sa respiration d'une façon atroce. Néanmoins, soit la crainte d'être découvert, soit plutôt l'exemple de l'inébranlable stoïcisme de Joaquin, il concentrait bravement l'expression de ses souffrances.

Il y avait déjà quatre-vingt-seize heures que durait ce terrible drame intime, lorsqu'un événement rompit enfin le terrible silence qui avait régné jusqu'alors : les Peaux-Rouges de Lennox abattaient l'extrémité du sommet du voladero.

Aux premiers coups de pioche ou de tomakows qui retentirent au-dessus de la tête des deux fugitifs, M. de Hallay regarda Joaquin : il le vit qui souriait d'un air joyeux et narquois ; alors, incapable de modérer son impatience, il se glissa doucement vers lui.

— Pourquoi souriez-vous, ami, murmura-t-il, est-ce de joie d'en arriver à un dénoûment quel qu'il soit, pour qu'il mette un terme à votre martyre, ou bien, ce que je n'ose espérer, serait-ce d'espoir ?

— Je souris, Monsieur, parce que, comme tous les hommes, je suis sensible au sentiment de l'amour-propre, et que je vois avec plaisir que dans la lutte de ruse et d'astuce engagée entre Lennox et moi, c'est mon vieil ami qui aura sans doute le désavantage.

— Comment cela, Señor Joaquin ? au nom du ciel, expliquez-vous.

— Je devrais, au contraire, ne pas vous répondre, car depuis que nous sommes traqués et recherchés, jamais notre position n'a été aussi délicate et scabreuse qu'à présent ; mais, d'un autre côté, si je ne vous remontais pas le moral par une bonne nouvelle, j'aurais à craindre que votre cerveau, affaibli par les privations que vous avez endurées, ne pût résister au délire.